

SANS SUITE



UN FILM DE **CHLOÉ PONCE-VOIRON**

Adrien Bretet présente

SANS SUITE

un film de **Chloé Ponce-Voiron**

France - 21 min - 2021

**PROJECTION, EVENEMENTS
& PRODUCTION**

PICTOR

Bureaux : 25 rue Château Landon Paris 10

contact@pictorproduction.com

SYNOPSIS

Clélia et Thamila, la vingtaine, sont les meilleures amies du monde. Les deux jeunes femmes vivent dans un centre d'hébergement qui accueille des victimes de violences sexuelles.

Thamila reçoit un courrier du Tribunal de Grande Instance mais elle n'ose pas le lire.
Clélia l'ouvre : la plainte pour viol de son amie est classée sans suite.



ENTRETIEN

AVEC **Chloé PONCE-VOIRON**

Comment est né ce projet ?

En 2016, j'ai eu l'occasion de rencontrer l'association **FIT Une femme un toit** qui héberge et accompagne des jeunes filles (une centaine par an), victimes de violences sexistes et sexuelles en situation de grande précarité, au sein d'un CHRS (Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale) de soixante places.

Je me suis alors immergée pendant quatre ans dans ce lieu, auprès des résidentes et de toute l'équipe salariée. J'y ai découvert la grande précarité, l'exclusion et les conséquences directes des violences sur les jeunes femmes qui les ont vécues. Les violences ont mis leurs vies en pièces et c'est au sein de ce genre d'établissements qu'elles se relèvent et tentent de repartir dans la vie.

Entre autres activités réalisées avec les jeunes femmes accueillies, nous avons écrit ensemble une pièce de théâtre dans laquelle elles ont joué leurs propres rôles au Carreau du Temple. Nous avons également écrit et enregistré un album musical. L'étape suivante était le film.

Vous vous êtes inspirés de ce que vous connaissiez...

Ce qu'il faut savoir, c'est que je suis militante féministe depuis presque quinze ans maintenant. Les violences faites aux femmes, je connaissais. Je connaissais les statistiques, les chiffres, les modes opératoires, le système des violences. J'étais largement formée. Mais tout au long de ces quatre

années à leurs côtés, j'ai pu mesurer l'impact concret des violences sur leurs vies.

Lors d'une manifestation du 25 novembre, elles avaient choisi d'écrire sur leurs pancartes : « Le pourcentage, c'est moi ».

La réalité avait de nombreux visages, les leurs, et elle m'a frappée de plein fouet. Et ce qui m'a stupéfiée, en dehors de leur incroyable force de résilience, c'est surtout la double peine qu'elles subissaient avec la justice qui ne leur rend pas justice.

Combien d'entre elles ont porté plainte et se sont retrouvées avec des classements sans suite, avec la non-reconnaissance par la justice, et donc par la société, des violences qu'elles ont vécues ? Et je voyais ces jeunes femmes, accuser une deuxième fois le « coup ».

Quel a été votre déclencheur ?

Je suis d'une nature en colère. Au moment de la déferlante #MeToo quand j'entendais à longueur d'ondes et de débats « il faut porter plainte », j'ai décidé d'agir à mon endroit, en tant que réalisatrice et que femme qui côtoie au quotidien ces grandes oubliées. Quand on sait que seuls 1% des violeurs sont condamnés, comment peut-on asséner à-tout-va « il faut porter plainte » ? Porter plainte pour quoi du coup ? Comme si cette action de justice était devenue la seule et unique priorité. Et après ? Une fois qu'elles ont porté plainte il se passe quoi pour elles ?



POSTAL SERVICE
USA

Thamila

La réponse, je l'ai constatée au quotidien, au désespoir des équipes éducatives qui les accompagnent. La plupart du temps, rien. Il ne se passe rien.

Initialement, le film devait d'ailleurs s'appeler **Et après ?**. Je me suis donc imaginé ce qu'il pouvait advenir de ces jeunes femmes une fois qu'elles reçoivent la (non)réponse de la Justice, le fameux « sans suite ». Et c'est comme ça que le film a vu le jour.

Justement, quelle a été l'étape suivante ?

Alors j'ai imaginé l'histoire de Clélia, mon personnage principal, une jeune femme pétillante, pleine d'humour, avec de la « tchatche » et qui, encore plus que d'autres camarades, ne s'exprime jamais sur son passé. Elle tente de se reconstruire et cherche à s'en sortir à travers un projet professionnel avec sa colocataire et meilleure amie, Thamila.

Thamila quant à elle, est plus introvertie, plus secrète, plus sombre. C'est elle qui reçoit la lettre officielle du Tribunal. Mais c'est avec Clélia qu'elle l'ouvre, et c'est ensemble qu'elles accusent le coup. La complicité, la confiance, la relation d'amitié entre elles est profonde et sincère. Dans ce lieu, la sororité et les amitiés sont encore plus fortes et puissantes qu'ailleurs, car empreintes d'histoires communes.

Le film est rythmé par deux parties : d'abord autour des deux amies, puis autour de Clélia...

Dès le départ, le récit s'est construit autour d'un pivot dramatique. Ce sont un peu des déclencheurs en dominos. D'abord l'impact du courrier sur mes deux héroïnes, puis celui de la mort de Thamila sur Clélia. Son monde finit de s'effondrer.

J'ai voulu créer par la défenestration de Thamila un choc narratif pour montrer les conséquences d'une autre violence, parfois institutionnelle, qui

vient achever de briser les vies de ces femmes.

C'est un fait qui s'est réellement déroulé il y a longtemps dans ce centre d'hébergement. Et c'est suite au suicide de cette jeune femme, que l'ancienne directrice a transformé le CHRS en en faisant le premier et unique centre spécialisé dans l'accueil et l'accompagnement des jeunes femmes victimes de tous types de violences.

C'était il y a presque vingt ans, je n'ai donc jamais connu cette résidente, ni ses motivations, mais il me semblait intéressant de le montrer. Son suicide a été un choc qui a profondément bouleversé ses amies et ce lieu. Je voulais que ce soit la même chose pour mon héroïne.

Mais pas question de m'appesantir sur ce drame et de tomber dans le « mélo ». Je souhaitais avant tout montrer la force de ces femmes, et à travers Clélia, que la vie continue. Elle est chaotique, débordante de colère, mais elle est là, plus que jamais !

Quel regard vous portez sur le parcours de votre personnage principal ?

Clélia voit son parcours bouleversé par le suicide de sa meilleure amie. Ce qui me plaît chez elle, c'est qu'elle décide d'en faire quelque chose. Elle veut mettre sa colère au profit de son amie. Ses décisions ne sont pas forcément les bonnes et elle s'y prend mal, mais elle agit, elle se débat. Puis elle se retrouve à nouveau victime de violence, et ce sentiment d'injustice qui s'acharne m'intéresse et m'interpelle.

Sauf que cette fois, motivée par sa colère, elle a pu parer les coups et ce n'est pas une totale défaite. Elle va apprendre, de mieux en mieux, à les esquiver et à agir efficacement. En fait, son cheminement c'est de se dire : « OK, vous refusez de reconnaître notre statut de victime, vous nous laissez tomber, alors nous n'agissons plus comme des victimes modèles et parfaites, je prends les choses en main ».



Elle devient actrice de ce qui lui arrive, elle peut donc commencer à contrôler ses décisions, ses actions et donc sa vie. Et même si c'est balbutiant et que ses choix sont moralement discutables, ça me plaît.

Sinon le film serait beaucoup trop sombre et lourd. Et ce n'est pas ce que je souhaite raconter, ça ne rendrait pas hommage à toutes ces femmes qui m'ont inspirée.

Vous avez créé parmi ses camarades, des personnages proches de celles que vous aviez rencontré dans vos interventions...

En chacun de mes personnages, j'ai mis une touche de jeune femme réellement rencontrée. Un morceau d'histoire, un trait de caractère, une façon de parler... Evidemment, je garde leur véritable identité anonyme. J'ai essayé d'inscrire du réel, au maximum, dans cette fiction.

Parmi le groupe de filles, il y a Aïssa, dont on sent la rage froide, issue de violences qu'on suppose lourdes et qu'on devine quand elle évoque ses frères et ses cousins.

Et puis il y a Meriem avec son visage poupon, Mathilde qui refuse de rentrer dans leurs « délires », Laetitia et sa relation aux hommes et enfin les autres résidentes qu'elles croisent et qui peuplent ce lieu.

Si le film ne dit rien directement de leurs histoires, on sait qu'elles ne sont pas rentrées dans ce centre par hasard... Ce qui m'intéresse, c'est le lien entre ses femmes et non pas le récit détaillé des horreurs qu'elles ont subies. En tout cas, dans ce film-là, il n'en est pas question. J'ai délibérément choisi de ne pas raconter et encore moins de montrer leur passé.

Et puis il y a aussi les éducatrices, en étau entre l'institution qu'elles représentent et les actions qu'elles mènent au quotidien avec les jeunes femmes. Et il y a aussi des personnages qui font partie du cadre rassurant du lieu, comme Christine à l'accueil.

Diriez-vous qu'il y a une dimension de sororité entre ces jeunes femmes dans SANS SUITE ?

De fait, elles vivent entre femmes, dans un lieu, géré par des femmes, qui les accueille, les protège et les accompagne. Elles ont recréé un cocon, une famille, plus ou moins choisie. Avec les aléas des relations humaines, bien sûr, il ne s'agit pas de faire croire que tout est idyllique. Mais elles s'appuient les unes sur les autres, elles se serrent les coudes et se défendent. Toutes. Clélia et Thamila évidemment sont comme des âmes sœurs, mais aussi les autres qui acceptent de se joindre à Clélia pour venger Thamila, ou encore les éducatrices qui soutiennent avec bienveillance toutes ces jeunes femmes, même dans leurs moments de faiblesse ou de rage. Alors oui, bien sûr, la sororité est au cœur du film. J'ai d'ailleurs choisi la chanson de Clara Luciani « Ma sœur » pour le générique de fin.

Comment avez-vous trouvé les actrices de SANS SUITE ?

J'avais déjà repéré Léa Millet pour le rôle de Clélia et lui ai donc proposé. J'avais été charmée par son naturel et sa « tchatche », très représentative de Clélia. Elle l'a tout de suite accepté, non sans une certaine appréhension du poids de l'histoire de ce personnage à porter.

C'est ensuite grâce à un casting que nous avons découvert toutes les autres comédiennes, et notamment Blandine Lagorce pour le rôle de Thamila. C'était sa première expérience cinéma. Elle est pourtant ressortie très rapidement du lot aux essais caméras. Elle a quelque chose de l'ordre de la poupée de porcelaine.

Comment les actrices ont-elles appréhendé leurs rôles ?

Nous avons proposé aux comédiennes et aux résidentes du FIT de faire connaissance au préalable, autour de repas et d'entretiens. Les violences subies ont façonné les corps, les regards des résidentes.



Certaines ont accepté de devenir des sortes de « marraines » pour les actrices, pour leur expliquer quel était leur quotidien dans ce lieu, leurs histoires, les conséquences sur leurs vies. Il y a eu de très belles rencontres entre elles. Et ces rencontres humaines ont pu nourrir les actrices et les mettre plus à l'aise dans ce lieu où elles ont été accueillies comme des amies. Elles se sont appropriées l'ambiance du lieu et les histoires qui le façonnent, ce qui s'est largement senti lors du tournage et donc à l'écran. Plus que jamais, il fallait que la fiction donne au spectateur ce sentiment de réalité, d'un milieu qu'il ne connaît la plupart du temps pas du tout.

Le choix des lieux de tournage concourt au récit. Au début s'ouvrent les portes du centre d'hébergement, comment avez-vous tourné là-bas ?

C'est un Centre d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS) qui accueille des jeunes femmes entre 18 et 25 ans, victimes de toutes sortes de violences sexistes et sexuelles, sans enfants avec elles. L'adresse du lieu est tenue secrète pour des raisons de sécurité. Et il a été demandé à toute l'équipe du tournage de ne pas divulguer les coordonnées, ni de communiquer sur les réseaux sociaux. Nous avons fait la demande, et obtenu toutes les autorisations auprès de la Préfecture et de la Ville pour que le tournage se passe sereinement. Nous avons tourné durant le 2e confinement, ce qui donnait encore plus de sens au projet évidemment au vu des violences accrues qui ont été constatées pendant cette période.

Comment le tournage a été accueilli ?

Le centre est un lieu habité 24h-24h et 7j sur 7. Il ne s'est pas arrêté de vivre pour nous, il a donc fallu nous adapter pour perturber le moins possible les résidentes. Mais avec une trentaine de technicien.nes et de comédiennes, avec des séquences tournées la nuit, dans les couloirs qui distribuent leurs

chambres, d'autres tournées dans la cuisine commune qu'elles utilisent tous les jours, difficile de ne pas les déranger. Mais elles ont été particulièrement compréhensives et accueillantes. Celles qui le souhaitent ont par ailleurs pu participer au tournage : au blocage temporaire des rues, à la cantine, à l'organisation logistique du tournage, à la figuration...

Quand nous avons fait la projection d'équipe du film, des résidentes sont venues pour nous remercier d'avoir rendu visible leur quotidien, d'avoir « mis la lumière sur elles ». L'une d'entre elles m'a dit « J'avais peur qu'on soit montrées comme des bêtes de foire, mais finalement Chloé, ce film c'est tellement nous, c'est notre histoire. » C'est une très grande fierté pour moi.

Que montrez-vous du centre ?

J'ai tenté de filmer le bureau d'accueil, les chambres, les couloirs couverts de posters et d'affiches de prévention sur les violences, les escaliers décrépis ou recouverts de fresques murales, mais aussi un endroit emblématique du centre : la cuisine. C'est là que nombre de résidentes se retrouvent, autour de la préparation de repas, de fêtes. C'est dans cette cuisine que j'ai découvert dans la réalité la fameuse recette des « pastels » d'Aïssa !

Le spectateur est plongé au sein de ce lieu particulier et sécurisé pour tenter d'en capter le fonctionnement. Je voulais que la caméra, au début, suive les deux amies, de dos, que l'on rentre en un plan à l'épaule immersif dans le centre.

Le choix de faire du film un presque huis-clos provoque une proximité montrant l'intimité, les moments de joie, de partage, de colère des personnages. J'ai souhaité que le centre constitue une sorte de refuge. Par contraste, les séquences finales en extérieur et de nuit représentent un endroit dangereux et insécurisant pour Clélia et ses amies.



Quel regard portez-vous sur les gestes du « gang » ?

En réalité, si on regarde bien l'enchaînement, ce « gang » est assez gentillet. Elles partent dans l'idée de tagguer les rues du quartier d'Adel pour que tout le monde sache ce qu'il a fait. Au regard des violences qu'on suppose Thamila avoir subies et des conséquences qui la poussent au suicide, c'est une proposition plutôt « sage » de la part de Clélia. Elles écrivent que c'est un agresseur et un violeur. La réalité. Alors, oui bien sûr, la dégradation de biens publics ou privés, c'est répréhensible... Elles ne connaissent pas d'autres leviers pour se faire entendre. Et elles n'ont plus tellement confiance en l'institution. De là vient tout le sujet du film...

C'est quand Adel tombe par hasard sur Clélia en train de tagguer sa voiture que la violence se déclenche. Là, elles se défendent. Clélia est tabassée en pleine rue, un passant intimidé passe son chemin. Une fois de plus elles n'ont aucun soutien extérieur, elles ne peuvent compter que sur elles-mêmes. Aïssa, défend alors son amie à terre, mais aussi Thamila qui n'est plus là, et toutes les autres, et puis elle-même aussi. Elle laisse exploser sa rage, sa colère, son indignation, sa douleur, son sentiment d'injustice. Plus question d'être une « gentille » victime qui se laisse faire. Mais comme elles ne sont pas intrinsèquement des agresseuses, ses amies l'arrêtent avant de commettre l'irréparable.

Le propos du film serait autour de quelle thématique ?

Tout le film ne parle que de ça : d'injustice, de non-justice. A la fin, le spectateur est partagé, elles aussi. Pas complètement fières et enthousiastes d'avoir pourtant mis une « correction » à Adel. Mais un peu quand même... Le spectateur aussi.

J'ai volontairement choisi d'arrêter le film à cet endroit. C'est une fin un peu en suspension. Vont-elles recommencer ? Vont-elles être rattrapées par la Justice pour leurs actes ? Vont-elles arrêter et reprendre le cours de leurs

vies ? Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que dans la réalité, Adel aurait porté plainte avec blessures et ecchymoses à l'appui et que la police les aurait cueillies le lendemain. Ça paraît énorme sur le papier, et pourtant, la réalité est d'un cynisme...

Je suis profondément non-violente, il n'était donc pas question de valoriser la vengeance et le passage à la violence. Mais impossible de ne pas leur offrir une petite victoire. Même amoral...

Un dernier mot sur la musique ?

La musique, et le son prennent une importance toute particulière à quatre moments précis du film.

Tout d'abord dans la cuisine où c'est une musique festive, commerciale, un peu salsa qui sort d'un téléphone. Elle est représentative de cet espace du centre où les jeunes femmes se retrouvent joyeusement entre elles. Elles cuisinent, elles rient, elles se charrient.

Au moment de la découverte par Clélia du corps de Thamila, il s'agit plutôt d'un travail du son que de musique à proprement parler. J'avais l'envie que le jeu de Léa soit sobre à cet instant. Le choc se traduit par son visage figé, accompagné de l'ambiance sonore qui se distord jusqu'à devenir les battements de cœur de Clélia qui tambourinent ses tempes et lui coupent la respiration. Exactement comme ce que fait le corps en situation de stress extrême, de situation traumatique.

Ensuite, il s'agit de la sortie nocturne des filles pour venger Thamila qui se transforme en scène de violences. C'est une musique très rythmée, composée pour le film, assez underground. Elles s'apprêtent à passer en « mode gang », et la musique entraîne le spectateur avec elles, il fait partie de la bande. On sent l'excitation du groupe. Mais quand leur virée nocturne dégénère et leur échappe, la musique se distord à nouveau et accompagne le ralenti de l'image. Tout comme lors de la découverte du corps, l'attention

se focalise sur les battements, non pas du cœur cette fois-ci, mais des coups de batte d'Aïssa sur Adel. A nouveau, quand il est question d'un choc, j'ai choisi de revenir à ces sensations auditives et visuelles très réelles et très déformées.

Enfin, il s'agit de la musique dont j'ai déjà parlé plus haut, un extrait de la chanson « Ma sœur » de Clara Luciani, qui finit le film et habille ensuite le générique. Alors que nous venons de quitter une scène violente et que nous suivons nos personnages, silencieuses, sous le choc et amochées, ce que je souhaitais que l'on garde en mémoire, ce n'était non pas cette violence vécue justement, mais cette bande d'amies, de sœurs, qu'elles se sont créées par la force des choses. Cette sororité a protégé et défendu l'une d'elles, a secouru Clélia et les a soudé entr'elles. Finalement, c'est une fin en suspens comme déjà évoqué, mais que je voulais positive et enthousiasmante. Clara Luciani nous a fait l'honneur de nous accorder des droits sur sa chanson.



DATE 03/10/2020 EXT NUIT

PRODUCTION PICTOR

FILM - SANS SUITE -

M. en Scène PONCE -
CHLOÉ VOIRON

Dir. Photo
CHLOÉ BORGELLA

SEQUENCE

13A
1

PRISE

2



Chloé PONCE-VOIRON L'AUTEURE-REALISATRICE

Après un bac littéraire option théâtre, Chloé suit une formation de comédienne aux Cours Florent.

Ses professeurs sont Katia Lewkowicz, Guillaume Gallienne et Véronique Vella, sociétaires de la Comédie Française. Dès sa première année, encouragée par eux, elle se met à la mise en scène et fonde sa compagnie de théâtre, NAOPS, avec laquelle elle montera, entre autres pièces, EVES..., création autour de la condition des femmes qui sera jouée une centaine de fois en France et à l'étranger. En 2017, elle crée ÇA VA AMBIANCER!, avec des jeunes femmes résidentes d'un centre d'hébergement pour femmes victimes de violences, sur leur vie au sein de ce centre.

En parallèle, elle passe à l'écriture et à la réalisation, avec d'abord une web-série de 10 épisodes VIE DE MEUF, diffusée sur TV5 Monde, France O, France 4, sélectionnée au Festival de Luchon et récompensée au Festival Clip Clap France Télévision et au Festival International du Très Court.

Elle écrit et réalise également son premier court métrage UNE DERNIERE FOIS, produit par Golgota Productions, avec Fanny Cottençon, Lucile De San José et Bruno Hausler. Le film est sélectionné au Prague Film Awards, au FestiFrance Festival International du Film Français de Belo Horizonte, ainsi qu'au Short Film Corner de Cannes.

SANS SUITE est son deuxième court métrage produit.

En 2017, elle remporte le prix Coup de Cœur du Jury du concours d'éloquence Gisèle Halimi de la Fondation des Femmes, présidé par Audrey Pulvar, avec son texte à la thématique imposée « Moi, Présidente ».

En 2021, elle écrit et réalise son premier documentaire AUDACIEUSES et suit la formation « Scénario de long métrage » au CEFPPF avec Julie Ponsonnet et devient membre de l'association Séquences7.



Adrien BRETET LE PRODUCTEUR

Adrien Bretet débute sa carrière au sein de l'équipe de production d'EMERGENCE, résidence de cinéma, créée par Elizabeth Depardieu et présidée par Dominique Besnehard. Ce dispositif, soutenu par la Région Ile de France, accompagne des réalisateurs et des réalisatrices dans leurs projets de premiers longs métrages.

Adrien travaille ensuite plusieurs années au sein de POINT DU JOUR et LES FILMS DU BALIBARI, sociétés de production de films documentaires français (Arte, France Télévisions) et internationaux (Canada, Israël, USA, Chine, Iran, etc.).

Il rejoint la société QUI VIVE ! comme associé et producteur. Il y produit, notamment, PILE POIL de Lauriane Escaffre et Yvonnick Muller, récompensé en 2020 par le César du Meilleur film de Court-métrage.

Il crée en 2018, PICTOR, société qui produit du court et du long-métrage de fiction. Depuis sa création, Adrien a vu ses films soutenus par FRANCE TELEVISIONS, CANAL+, CINE+, le CNC et veille à l'exploitation des films sur différents supports en France et à l'étranger.

Afin de mieux accompagner ses auteurs dans l'écriture de leurs oeuvres, Adrien suit la formation organisée par la FEMIS (Ecole nationale supérieure des métiers de l'image et du son) « Expertiser un scénario de long-métrage ».

Adrien est membre du SPI (Syndicat des Producteurs Indépendants), de la charte ECOPROD, qui a pour objet de réduire l'impact environnemental des tournages et du collectif 50/50, qui vise à promouvoir l'égalité des femmes et des hommes et la diversité dans le cinéma.





LISTE ARTISTIQUE

Léa Millet	Clélia
Blandine Lagorce	Thamila
Manda Touré	Aïssa
Laurence Gray	Marielle
Tania Dessources	Séverine
Marie-Camille Le Baccon	Meriem
Richna Louvet	Laetitia
Adèle Lafargue	Mathilde
Paul Bartel	Adel
Marina Tomé	Christine

LISTE TECHNIQUE

Chloé Ponce-Voiron Scénario et Réalisation
PICTOR Producteur
Adrien Bretet

Chloé Borgella Directrice de la Photographie
Alexandra Fischer Cheffe Electricienne
Caroline Wormser Directrice de Casting
Jenny Hermeline Cheffe Maquilleuse
Véronique Rosa Cheffe Monteuse
Loïc Chautemps Chef Opérateur son

Une production PICTOR en partenariat avec Le FIT Une femme un toit, La Région Ile de France, La Fondation des Femmes, La Direction Régionale et Déléguée aux Droits des Femmes et à l'Égalité (DRDFE), Le Fonds de dotation Medici for Equality et KissKissBankBank





CONTACT

PROJECTION, EVENEMENTS & PRODUCTION

PICTOR

Bureaux : 25 rue Château Landon Paris 10
contact@pictorproduction.com

Film visionnable sur demande
Lien Vimeo avec mot de passe sécurisé

www.pictorproduction.com/sans-suite

[la page facebook du film ici](#)

ADRIEN BRETET PRÉSENTE

SANS SUITE

LÉA MILLET BLANDINE LAGORCE MANDA TOURÉ LAURENCE GRAY
TANIA DESSOURCES MARIE-CAMILLE LE BACCON RICHNA LOUVET ADELE LAFARGUE PAUL BARTEL



UN FILM DE **CHLOÉ PONCE-VOIRON**

SCÉNARIO CHLOÉ PONCE-VOIRON COSTUME CAROLINE WORMSER PP ASSISTANTE MISE EN SCÈNE MARINE PERESBOSCQ SCRIPTE COLINE LEBRUN
MUSIQUE CHLOÉ BORGHETTI ALBUMS/PRODOTTEURS ALEXANDRA FISCHER MACHINERIE CLÉMENT PAITAS SON LÉO CHAUREMPS DÉCORATION YVAN DELIN
RETOUR NICKOLA DI VICO COIFFURE SARAH LAZARO MAQUILLAGE ESTHER JENNY HERWELINE COIFFURE NICKOLA DI VICO
MONTAGE IMAGE VÉRONIQUE BOGA MONTAGE SON ET MIXAGE MARINE BÉDOT TITRE/MAQUILAGE KARIM EL KADARI
POST-PRODUCTION L'ATELIER PLANI STÉPHANIE HERMINIE THÉODORA SECCHI LINE PRODUCTION PICTOR
PRODUIT PAR ADRIEN BRETET UN FILM RÉALISÉ PAR CHLOÉ PONCE-VOIRON